

Magali Brioussel

Lisez-moi !

Matière brute

Éditions Scenent

© Scenent, 2021

ISBN : 978-2-9569069-7-1

Pour Jérémie, qui y a toujours cru



Ouganda

Le soleil ressemble à une pelote de poudre. On suffoque. Pas un souffle d'air. La chaleur claque le jour, reflue à peine le soir. Et cette poussière ! Elle s'infiltré, irrite, use. Poudre de rue, particules de chemin, escarbilles de terre sèche.

Dans la librairie, livres et cahiers sont figés sous la caresse de cette fumée de sable qui s'y dépose. Une mouche grasse aux ailes empesées va, vient, puis revient. Pendant un long moment elle est le seul mouvement perceptible. Même le libraire sur sa chaise semble de cire.

Dehors, les gamins ne courent plus. Les chiens se tapissent à l'ombre des voitures. Rien ne remue, et pourtant rien ne dort. On ne saurait trouver le repos par une telle chaleur.

La clochette de la porte tintinnabule : quelques notes cristallines, musicales comme une fontaine. Le libraire assoupi déglutit.

Sans le déranger, le visiteur s'approche des ouvrages de langues. Il n'a pas la moindre hésitation quand il s'empare d'une grammaire anglaise. D'un geste tout aussi décidé, il attrape un grand carnet aussi blanc que sa main est noire, poigne volontaire – volcanique. Il dépose les deux objets sur le comptoir, glisse la main dans sa poche pour en sortir son portefeuille.

Le libraire ouvre les yeux.

« Ah, c'est vous ? » Il se redresse, fait quelques grimaces.

« Oui, j'ai bien réfléchi, je vous achète cette grammaire.

— Et ce carnet blanc, aussi ? » Le commerçant semble surpris. « J'ai des cahiers plus simples, vous savez.

— Je sais, je sais. Mais ce carnet me va bien. J'avais envie d'un bel objet.

— C'est sûr que celui-ci est exceptionnel, avec sa couverture rigide, son papier épais...

— Et comme je vais vivre des aventures exceptionnelles, c'est parfait ! »

C'est à peine si le libraire réprime une moue narquoise en rendant la monnaie.

« Des aventures exceptionnelles ? En voilà un qui ne brille pas par sa modestie », se dit-il en regardant son client sortir.

La clochette tinte à travers la porte vitrée.

Le voilà dehors, ce carnet qui, à force de se donner des airs, sous sa couverture élégante, aurait bien pu finir ses jours là, faute de trouver acquéreur. Rester indéfiniment chez ce libraire au tiroir-caisse qui sonne creux. Creux comme la main d'un mendiant. Creux comme son ventre, comme ses dents prêtes à tomber.

Pour l'instant, personne ne sait ce que cet homme plutôt jeune veut faire de ce carnet. C'est vrai. Mais les gens achètent des carnets pour écrire dedans, non ?

D'un pas décidé, l'homme fend la foule de la ville. Tous ces gens ! Ils parlent, prient, crient, rient. Musiques, voix, moteurs, machines à coudre et à écrire. Rythme des pieds qui appuient sur des pédales, traînent sur le bitume, marquent la cadence, usent des sandales déjà usées.

Et la poussière, reine des rues ? Indispensable au décor.

À même les trottoirs, tout se vend, tout s'achète : cannes à sucre, mouchoirs, bijoux, téléphones, fruits, images pieuses, sacs, vêtements.

Des livres, aussi. Mais les gens, ici, ne lisent que les journaux, ou presque. Grands papillons éphémères aux ailes molles. Tellement moins chers que des livres !

Le jeune homme s'arrête au bord d'une étendue d'eau. Au loin, elle touche le bord du ciel : le lac Victoria – aussi vaste qu'une mer. Lourdauds, la plume hirsute, des marabouts gigantesques regardent les passants d'un sale œil.

L'homme s'assoit et sort le carnet du sac. Lorsqu'il l'ouvre à la première page, l'articulation en carton tout neuf craque comme un dos qui s'étire d'aise.

12 août, Kampala

Je commence mon journal de bord. Face au lac Victoria, je veux chanter... victoire ! Plus qu'un mois avant Londres ! J'en reviens pas. Plus de soucis pour l'avenir, pour la famille. Diplôme anglais = la belle vie ! Lucky me !

Le stylo-bille court sur le papier comme un scarabée pressé. Parfois, un mot plus vif s'imprime.

Aussi acheté une grammaire anglaise. Qui c'est, le futur crack dans la langue de Shakespeare ? It's me ! Lucky me !

Le stylo s'arrête. Le jeune homme relève la tête. Sur le lac, un petit garçon presque nu navigue sur un radeau de déchets. En guise de rame, une tong cassée.

Pensif, l'homme referme carnet et stylo-bille. Que rajouter ? Dans le fond, c'est peut-être un brin présomptueux, de coucher sur le papier ce que l'on ressent. Il en viendrait presque, soudain, à regretter son achat. Un coup de tête, quoique mûrement réfléchi. Encore heureux qu'il ait pris la grammaire. Sans rien à lire ni à apprendre, il n'aurait rien à écrire. Sans la grammaire, le carnet serait... juste du papier blanc. Autant dire un peu de vide matérialisé – point, fermez les guillemets, à la ligne.

Et si, un jour, plus aucune de ces pages n'était blanche ?

Chez lui, l'acheteur du carnet a posé par terre une énorme valise vide. Il est debout devant un placard ouvert plein de livres, rempli à en déborder. On dirait que l'homme est en train de les libérer, ces livres, comme un fou furieux ouvrirait la cage aux fauves.

« Ça alors ! J'en avais acheté tant que ça ? »

Face à ce capharnaüm, il a le moral en note de bas de page. A-t-il vraiment besoin de tous ces livres ? Quand on y songe, la quantité de publications existantes est tout bonnement vertigineuse. De tout temps, rien à faire, les humains ont toujours eu des choses à se dire. L'écriture n'est que le moyen le plus commode de

transmettre ces paroles, même à travers l'absence – au-delà de la mort.

Le jeune homme bougonne : « Voilà, pas plus compliqué que ça... L'écriture, c'est bien pour ça que je l'ai acheté, ce foutu carnet blanc. C'était pas une dépense inutile. »

Une fois l'écriture inventée, difficile de s'en passer. Plus besoin de se déplacer soi-même pour annoncer une nouvelle. Inutile d'être doté d'une mémoire surnaturelle pour apprendre une langue étrangère. Tant pis si le grand-père est un piètre conteur. Toutes ces faiblesses, l'écriture y remédie. Depuis les rouleaux de papyrus, il en aura fallu, du temps, pour améliorer le concept jusqu'à aboutir à la forme ultime qui a fait ses preuves : le livre.

« Tout ce savoir dans une simple armoire ! »

Des livres pour apprendre à lire, écrire, compter. Et d'autres pour comprendre les mécanismes d'une conjugaison, d'un phénomène social ou d'une réaction chimique. Et encore d'autres pour... Le plaisir d'apprendre ? Oui, ce doit être ça. Par simple goût.

« Devenir un lettré et être respecté en tant que tel ? Décidément, me voilà sacrément vaniteux aujourd'hui. C'est peut-être à cause de cet étrange carnet. Triste

snob, en vérité... Le libraire peut-être avait raison, j'aurais mieux fait d'acheter un bête cahier d'écolier. »

Quelques heures plus tard, le jeune homme revient dans sa chambre. Sans ménagement, il éparpille les livres et s'empare du carnet. Appuie un stylo plein de colère sur la deuxième page.

17 août, Kakoro

Londres, c'est foutu. Je me sens con, mais con ! J'ai les nerfs ! Bon, reprenons dans l'ordre. Et d'abord, se calmer.

Quand je suis arrivé à Kakoro, avant-hier, j'ai commencé par faire la tournée des voisins. Ça faisait un bail que je n'étais pas venu... Pour dire, les femmes m'ont salué comme un étranger, en tombant à genoux. OK, c'est la tradition. N'empêche, ça fait bizarre. Faut dire que c'est pas si souvent qu'un gars du village part à la capitale. À part moi et mon cousin Otim, personne n'a fait d'études ici.

Des études... Tu parles ! À force de lire, on s'éloigne des réalités !

D'abord j'étais tout content de retrouver les cases, les champs bien verts, les rochers sacrés. Et puis tout le monde ! Mais ça a commencé à dérailler quand mon cousin Otim m'a invité à boire la bière. Il a bien vu que j'étais pas chaud, il s'est moqué : « Alors, on fait le

monsieur ? On vit en ville, et quand on revient au village, on n'a plus envie de mettre un tuyau dans le bidon de bière ? C'est moins clean que les cannettes, c'est ça ? » Moi, ça m'a jamais emballé, cette bière maison avec sa vilaine mousse qui flotte dessus. On dirait une écume pleine de pollution. Mais bon, pour qu'Otim me fiche la paix, j'ai pris un tuyau et je me suis assis avec les hommes autour du vieux bidon. On a siroté en bavardant.

L'alcool m'est vite monté à la tête. Et j'ai pas su tenir ma langue. J'aurais voulu leur faire la surprise, à tous. Faire comme si j'allais continuer mes études à Kampala comme prévu, et puis en septembre, surprise ! leur envoyer une carte de Londres. Peut-être même avec un peu d'argent... J'en rêvais, je m'étais fait le film tellement de fois dans ma tête !

Mais avec cette foutue bière, j'ai tout déballé. L'annonce sur Internet, le visa à 3 millions de shillings... Tout. J'ai même parlé de l'université où je m'étais inscrit, de la chambre qui m'attendait là-bas, du petit boulot qu'on allait m'arranger... Tout ! Les autres n'en revenaient pas, ils m'applaudissaient en riant, c'était déjà la fête. Et là, Otim leur a hurlé de se taire. Il m'a demandé : « Et toi, tu y crois, à tout ça ? Les 3 millions, tu les as donnés ? » Il avait l'air furax. « C'est ce que gagne ton père en deux ans ! Tu te rends compte ? » Il commençait à me taper sur le système. Bien sûr que je me rendais compte, j'avais quand même bossé comme un dingue et bouffé de l'ugali à tous les repas pour économiser.

Au moment où j'allais le rembarrer sévère, il m'a tout raconté. Il lui est arrivé la même chose il y a quelques années. À l'époque y avait pas Internet, mais il avait été alpagué à la sortie de la fac par un gars un peu bizarre. Le gars lui avait fait miroiter des études aux États-Unis, une green card, un avenir brillant. Tout le toutim, quoi. Il lui avait fait promettre de rien dire à personne, pour pas faire de jaloux. Pareil que moi. Sauf que mon cousin, plus malin, il en avait parlé à un prof pour demander conseil. Et de fil en aiguille, ils avaient débusqué l'arnaque. Ça en était resté là. Le gars bizarre avait senti le vent tourner, il n'était jamais revenu.

Sur le coup, j'ai eu la haine contre mon cousin. J'ai cru qu'il disait ça pour me rabaisser, pour rester le seul du village à avoir voyagé, réussi. Parce que son histoire d'arnaque, j'en avais jamais entendu parler. Par contre, les missions de Monsieur à l'étranger, ça oui, il nous a bien rebattu les oreilles avec ! Surtout depuis qu'il est revenu s'installer ici. Au fond, il rêve de repartir...

Mais Otim avait l'air tellement inquiet que j'ai fini par me calmer. Il m'a emmené dans sa case et a sorti un carnet tout abîmé en me disant de bien le lire. C'était son vieux carnet de voyages, qui commençait presque comme le mien... Et il racontait cette arnaque, point par point. Y avait plus de doute possible.

Du coup, pour être sûr à cent pour cent et aussi pour me faire pardonner de l'avoir traité de menteur, je suis

allé avec lui au cybercafé de Mbale. La connexion ramait à mort, comme d'hab, mais on a trouvé assez vite des forums qui mettaient en garde contre des propositions comme celle que j'ai reçue. Moi je suis tombé dans le panneau, complet !

Ce que je rumine le plus depuis qu'on est rentrés de Mbale, c'est tout ce fric que j'ai lâché dans cette arnaque. Dire que j'en reverrai jamais la couleur... Ça me rend malade.

La seule chose que je puisse faire pour l'instant, c'est revendre mes livres et ce foutu carnet de luxe. Et trimer comme un chien pour renflouer mes économies.

Le regard flou, la main suspendue, l'étudiant s'arrête d'écrire. Il finit par s'allonger et s'endormir, sans même refermer le carnet. Son stylo, en roulant, a tracé sur la page une fine ligne ; on dirait un fil à coudre dont le nœud se serait défait.

Le hasard a voulu que se retrouvent côte à côte le carnet presque neuf et celui, tout usé, qu'Otim a rempli en son temps. L'un est plein, l'autre vierge. Le vieux est fini, tandis que la vie de son cadet commence tout juste. Notre étudiant, là, c'est un doux rêveur que la réalité a rattrapé et emprisonné dans ses filets... Ce qui n'empêche nullement que le grand carnet blanc a encore une belle et longue vie devant lui.
